

LE MILIEU VILLAGEOIS

IL faudrait dire les milieux, car, à cette époque, les différences sociales étaient encore profondément tranchées, même à la campagne, si elles l'étaient moins que dans les villes le milieu villageois était extrêmement varié, et pittoresque. Le clergé, un monde à part, gardait son antique prééminence ; les seigneurs, s'il en résida jamais à Finnevaux, avaient fait place à deux familles notables, les Dubois que nous connaissons et les Servais dont nous parlerons, gens à équipage et à personnel domestique ; quelques représentants d'un Tiers-Etat très petit bourgeois, et enfin, les paysans et ouvriers qui n'étaient certes plus des moujiks, mais pensaient, parlaient et vivaient autrement que ceux qui étaient restés encore un peu leurs maîtres.

M. l'abbé Merjeay n'était plus curé de Finnevaux en 1914. Il avait dû quitter la paroisse deux ans plus tôt, sous la pression d'une opinion publique soulevée contre lui ; on lui reprochait l'intimité qu'il affichait avec une jeune paroissienne, Maria B., une vedette des représentations théâtrales organisées par les bonnes Sœurs ; elle avait joué notamment avec grand succès le rôle de Geneviève de Brabant dans un drame à grand spectacle. On était alors beaucoup plus exigeant et chatouilleux qu'aujourd'hui sur la conduite privée du prêtre ; il devait y avoir bien des ragots dans tout ce qui se colportait. M. Merjeay eut tort de braver le qu'en dira-t-on ; on dit aussi qu'il avait été déçu de ne pas être nommé inspecteur diocésain de l'enseignement religieux, un poste qui lui aurait bien convenu, car il était bon prédicateur et catéchiste hors ligne. Il quitta brusquement sa paroisse, avec son vieux père et Maria, tout comme il avait déjà quitté non sans fracas, en 1897, sa précédente paroisse de Louette-Saint-Denis, en emportant les reliques du patron de cette église, reliques qu'il ne restitua que trente années plus tard. Réfugié précieusement à Bruxelles - où M. Braun refusa de le recevoir - il fut admis dans l'Archidiocèse comme professeur de religion dans un établissement de Jodoigne. Joseph le revit en 1930, retiré à Profondeville, toujours avec Maria, ses plans originaux de ruches sphériques, et révolutionnant la localité au point d'en faire déguerpir le curé, accusé de dépasser le montant des honoraires des services religieux fixés par les tarifs officiels.

Le successeur à Finnevaux de M. l'abbé Merjeay était un personnage bien différent. M. l'abbé Georges Knipping venait de Verlaine-sur-Ourthe où il avait entretenu de bonnes relations avec la famille Heptia (aujourd'hui de Hécécée) qui y passait les mois d'été. En lui proposant de changer de paroisse, l'évêque lui aurait fait valoir qu'il s'agissait d'une promotion, vu qu'il jouirait de l'assistance d'un vicaire résidant à Mesnil-Eglise, chapellenie dépendant, comme Férage, de Finnevaux ; ce qui représentait environ 600 habitants. Mais à ce moment même et à l'intervention de M. Braun on négociait au Ministère l'érection en cure de Mesnil-Eglise et, par conséquent, le démembrement de la paroisse de Finnevaux ramenée à 300 âmes. Aussi, M. Knipping traitait l'évêque de menteur et gardait une dent contre les Braun et celui qui aurait dû être son vicaire. Hollandais par son père, citoyen de Ruremonde où il avait été ordonné prêtre, il était passé au diocèse de Namur, patrie de sa mère qu'il avait d'ailleurs peu connue. Il ne partageait pas en 1914 les sentiments patriotiques des Belges, son pays d'origine étant neutre dans le conflit. Aussi trouva-t-il tout naturel de répondre à l'invitation qui lui fut faite de prêcher à la petite garnison allemande de Houyet ; il connaissait suffisamment leur langue. On vint le chercher cérémonieusement, un beau dimanche de la fin du mois de septembre, en voiture automobile ; l'officier et le chauffeur avaient enlevé la housse de leurs casques à pointe qui brillaient de tout leur éclat. Les Vêpres étaient à peine terminées que les Allemands faisaient évacuer l'église de Houyet et le brave curé adressait son homélie, en précurseur de l'oecuménisme contemporain, à une assistance en uniforme et qui ne comptait que trois soldats catholiques. De quoi avez-vous bien pu leur parler ? lui demandait-on, il répondait : « Je leur ai fait un sermon sur la charité ! »

Cette prédication avait scandalisé. M. Knipping, d'origine bourgeoise, professait le plus profond mépris pour les paysans au milieu desquels la Providence l'avait appelé ; il préférait incriminer la malchance plutôt que la Providence sur laquelle il s'exprimait d'ailleurs avec un scepticisme peu respectueux. Sous un masque d'ironie délibérée, il cachait, sans doute, des sentiments plus sincères et des convictions dont il fuyait l'étalage ; sa rapidité à expédier les offices, son peu de componction extérieure, auraient pu faire supposer qu'il ne vivait guère d'une foi solide ; ses propos étaient rarement édifiants et plutôt terre à terre ; mais il avait le souci bien hollandais de la propreté de son église ; il fallait le voir, aidé de sa fidèle ménagère limbourgeoise, cirer à tour de bras les boiseries ; on lui doit aussi le placement, après la guerre, de vitraux, dont un Saint Clément figuré d'abord sous les traits du Cardinal Mercier qui méritait bien, disait-il, cet honneur, ayant failli être Pape et ayant été à coup sûr martyrisé par une partie de son clergé ; il se dégoûta par la suite de cette effigie trop austère, dont il fit don à Joseph, et la remplaça par celle plus jeune d'aspect, d'un religieux du Saint-Sacrement, Arsène Gauthier, originaire de la paroisse. Peu familier avec les finesses de la langue française, il lui arrivait, dans ses prédications, d'employer des tournures au moins étranges, comme le jour de la kermesse où il avait exhorté ses paroissiens à prier pour leurs chers défunts qui ne pouvaient plus faire la fête ! Ses relations avec M. Dubois étaient correctes, sans plus ; mais avec Madame Dubois, il y avait antipathie réciproque et déclarée. Joseph avait conservé ses bonnes grâces ; ce qui ne l'empêcha pas, quand il partit à l'armée, de répandre le bruit qu'il se cachait à Bruxelles sous un uniforme allemand ; par contre, étant retourné en Hollande en 1917, il lui écrivit une lettre affectueuse, pleine de détails sur le village et sa famille. Joseph reviendra encore sur ce pittoresque ecclésiastique quand il en sera arrivé à son long séjour à Finnevaux avant sa première messe. Pour tout dire, M. Knipping était une mauvaise langue et un caractère brouillon, installé à demeure près du téléphone public, il récoltait tous les ragots du village, les colportait, les amplifiait et prenait un malin plaisir à semer la zizanie autour de lui. Il accusait Mme Dubois de mal nourrir ses servantes ; une fille du village, courtisée à son déplaisir par un certain M. Puissant qui lui avait fait présent d'une fourrure de renard, il lui fit adresser une lettre anonyme avec la suscription : Mademoiselle Une Telle, Hôtel du Puissant Renard, Finnevaux. Il était peu indulgent pour la mémoire de son prédécesseur, à l'inverse de l'abbé Marchal qui aurait dû normalement être son vicaire et était devenu, on l'a dit, le premier curé de Mesnil-Eglise.

Ce brave abbé Marchal ! Il fut pour les Dubois, pendant toute la durée de la guerre, un ami précieux. S'il n'avait rien d'un intellectuel remettant tout en question ni d'un homme du monde maniéré, il était, infiniment mieux, le prêtre selon le cœur de Dieu ; d'une bienveillance candide et jamais désarmée, il apportait à ses paroissiens le réconfort quotidien attendu, participait pleinement à leurs épreuves, au point que la mort de l'un d'eux le rendait malade. Il ne se passait guère de semaines sans qu'on aille lui dire bonjour, bavarder librement et quelquefois se confesser à lui ; et pour prolonger cette rencontre bénéfique, il ramenait souvent ses visiteurs, à mi-chemin de Finnevaux, sur le haut-lieu, bien nommé le Paradis. Comme vicaire, il avait mené une vie de chien. Qu'on en juge par son horaire du dimanche. Le matin, après avoir distribué la sainte communion à Mesnil, il partait à pied et à jeun, - le vélo était strictement interdit au clergé - dire une messe à Ferage en passant par la chapelle de la Salette dédiée à la première Reine des Belges ; rentré, toujours à jeun à Mesnil, il y chantait la grand'messe assez tôt que pour assister à celle de Finnevaux où il secondait le curé ; il y restait pour les Vêpres qu'il s'en allait rechanter à Mesnil et achevait enfin cette journée bien remplie par un Salut à Ferage. Quelle performance, surtout pendant la mauvaise saison ! On comprend son soulagement quand il fut promu curé et n'eut plus à desservir en plus de sa paroisse, que Ferage, poste pour lequel il n'était d'ailleurs pas rétribué ; dans la petite chapelle, il avait à prêcher - il n'existait pas de chaire de vérité - nez à nez avec M. le Sénateur, Madame Braun et ses filles, ce qui l'intimidait considérablement, on le serait à moins. Il eut de sérieuses bagarres avec les gens de Ferage quand il voulut en enlever leur

unique cloche pour remplacer celle de Mesnil fêlée depuis longtemps ; et ses démêlés avec un certain C.D., un mécréant de mauvais poil, auraient pu inspirer l'auteur de Dom Camillo. Son père, modeste tailleur de pierres de Jemelle, au teint violacé, habitait avec lui ; on lui doit les autels de la médiocre église (8) qui succéda, hélas, à une charmante chapelle rustique, ombragée de vieux tilleuls et entourée du cimetière, à l'ancienne mode. Sa sœur Rosa tenait le ménage réussissant d'excellentes tartes (voyez comme la pâte est fine !) et, aux grands jours, un beau gigot cuit à point. Il avait un frère Alexandre, aide-pharmacien à Bruxelles, et un autre frère, Joseph, devenu en l'absence du propriétaire, M. Bouillard, rappelé à l'armée française, gérant d'un restaurant réputé de Bruxelles, le Filet de Sole, situé dans le quartier des Halles. Joseph, resté célibataire (voudriez-vous qu'il prît une femme à son compte), garda, après la guerre, toute la confiance de son patron.

Celui-ci fut un chroniqueur culinaire apprécié du journal La Nation belge ; sa fille venait en vacances à Mesnil, adoptant les modes nouvelles ; le bon curé téléphonait à Bruxelles pour qu'on lui expédiât dare-dare des paires de bas et de quoi se vêtir conformément aux usages locaux ; elle devait épouser - mariage éphémère - un journaliste de La Nation belge, Robert Poulet, dont les recettes politiques furent plus discutées que celles gastronomiques de son beau-père.

Joseph fut la providence de son frère curé ; il lui acheta un brave poney et un tonneau pour faciliter ses déplacements ; les Dubois profitèrent plus d'une fois de cet équipage. C'est aussi grâce au Filet de

Sole, dont le personnel s'était amené avec une série de plats recherchés que M. le curé Marchal put recevoir avec une splendeur extraordinaire son évêque, fin gourmet, à l'occasion d'une séance de confirmation.

Cette réception extraordinaire porta immédiatement ses fruits ; M. Marchal après dix-sept ans de bon travail en Famenne fut transféré à la cure de Warisoulx, proche de Namur ; l'attelage l'y suivit ; Joseph y fera un séjour prolongé pendant ses années de séminaire ; M. Marchal passa ensuite à Aische-en-Refail et prit sa retraite, après la deuxième guerre, à Hun-Annevoie, comme chapelain de Saint-Christophe et bénisseur infatigable des dévots automobilistes plus confiants en ce patron géant que dans les ceintures de sécurité ; il y est mort récemment, nonagénaire, s'intéressant toujours de très près aux paroissiens de son jeune temps et à tous ceux des familles Braun et Dubois.

Au clergé, il faut rattacher les religieuses dont il a été question précédemment lorsqu'il fut parlé de l'installation des Dubois à Finnevaux. On ne voyait guère « les chères sœurs » qu'à l'église, le teint pâle, la démarche glissante et furtive, perpétuellement soupirantes, il y avait de quoi. Ce qu'elles ont dû souffrir de leur éloignement de leur Anjou natal ; de leur isolement claustral au milieu d'une population grossière et sous la tutelle d'un prêtre qui ne l'était guère moins ; on comprend leur joie lorsqu'il leur fut donné après la guerre, de regagner leur douce France. Leur supérieure, la chère Soeur S. Philippe, voulut bien donner à Joseph quelques leçons de dessin et de piano dont il aurait pu profiter s'il avait été mieux doué du côté des Beaux-Arts. C'était une personne de fine éducation et qui fut bien interloquée, après la guerre, lorsque Joseph lui fit part de son intention d'entrer au Séminaire ; dans un ordre religieux, oui ; mais le clergé diocésain... Elle en avait trop souffert. Pauvres vies sacrifiées et apparemment gaspillées ; espérons qu'elles pèsent néanmoins d'un bon poids dans la balance du juste Juge. Le clergé restait, au village, le premier ordre, comme il l'était jadis dans l'Etat : l'opinion publique ne l'épargnait pas, il lui était beaucoup moins indifférent que de nos jours.

Les notables, successeurs de l'ancienne noblesse seigneuriale disparue à la Révolution, étaient représentés à Finnevaux par deux familles qui, si elles avaient perdu le droit à la présentation particulière du goupillon, jouissaient encore, à l'église, à défaut d'un banc réservé, du moins d'une

place privilégiée, aux premières rangées des chaises, du côté des hommes, alors que le reste des fidèles étaient casés en sexes soigneusement séparés. M. Mergeay avait fait monter des Dubois au-dessus des Servais ; M. Knipping rétablit l'ordre inverse et plus justifié, puisque ceux-ci occupaient le « château ». M. Jean Servais, avocat général, puis procureur général à la Cour d'Appel de Bruxelles, professeur, puis président du Conseil d'Administration de l'U.L.B., s'était fait connaître par la publication en collaboration avec M. Mechelynck, des Codes et Lois spéciales les plus usuelles en vigueur en Belgique, précieux recueil toujours réédité et tenu à jour. Quoique d'opinion libérale, il avait une trop forte personnalité que pour suivre en tout son parti ; on le vit bien lors de la Question Royale ; il resta fidèle à Léopold III et accepta de présider, malgré son âge et sa couleur, la commission chargée d'enquêter sur la conduite du Souverain en 1940. Sa profession de foi religieuse se rapprochait davantage de celle du vicaire savoyard que de celle du concile de Nicée ; néanmoins, il tenait, par respect des usages locaux, à assister à Finnevaux à la messe du dimanche, sacrifiant une partie du temps qu'il consacrait si volontiers à la chasse pendant la saison ou à l'étude. Peu soucieux du décorum, il lui arrivait d'y venir en sabots qu'il déposait sous le bénitier, ne gardant que ses pantoufles ; il suivait l'office à sa façon, dans un volume fort répandu alors, les Quatre Evangiles en un seul ; il goûtait toute la saveur du texte sacré et, plus d'une fois, au sortir de l'église, il disait à M. Dubois : Quel beau sermon on aurait pu faire, si on avait simplement commenté la parole du Christ. Je suis chrétien, observait-il plaisamment ; ma femme est catholique. Cette distinction n'était pas sans fondement. Madame Servais, en effet, venait à la messe en grande toilette ; fille d'un riche entrepreneur de Bruxelles, M. Tasson, propriétaire du Magasin des Neuf Provinces près de la Bourse, elle faisait sonner haut ses écus ; elle s'entendait fort bien à la gestion de son domaine de Finnevaux qu'elle avait considérablement agrandi et amélioré par des plantations d'arbres fruitiers, notamment, et de noyers. Monsieur et Madame Servais avaient deux enfants déjà établis en 1914 : un fils, Paul, juge de paix à Beauraing et une fille, Jeanne, récemment mariée à M. Camille Blondiaux, propriétaire du château et des fermes de Meez, au-dessus de Bouvignes, ancien domaine des Villenfagne. Le château fut incendié en août 1914 ; M. et Mme Blondiaux se réfugièrent en Suisse ; après la guerre, ils entreprirent à Meez la culture en grand d'arbres fruitiers de haute qualité. Ils ont renoué avec Joseph depuis peu, d'excellentes relations et se plaisent à évoquer leurs communs souvenirs du cher vieux Finnevaux de leur jeunesse ; Joseph tient à se rappeler l'aimable accueil que lui réservait en ces temps révolus M. Servais et combien il s'intéressait à ses études et à ses lectures. Mais les relations entre le château d'en-haut et l'ex ferme d'en bas ne furent jamais très intimes ; il y avait entre les deux ménages trop de différences d'âge, de mentalité, de situation : ces dames surtout ne frayaient guère, leurs caractères étant trop opposés.

M. Servais et M. Dubois s'étaient partagé les secteurs du Comité National de Secours et d'Alimentation qui fonctionnait dans chaque commune grâce à l'aide efficace des U.S.A. M. Dubois avait accepté la tâche ingrate du paiement des allocations aux ouvriers chômeurs et du contrôle des travaux qu'on leur imposait en échange de ces secours ; il s'agissait surtout de la réfection et de l'entretien des chemins vicinaux ; on devine la nonchalance avec laquelle se bouchaient ces nids de poule et se curaient les fossés. M. Dubois surveillait ces labeurs avec tact et indulgence ; c'était pour lui une occasion de contacts directs avec ces braves gens qu'il ne connaissait jusque-là que de vue ; il leur parlait en son wallon liégeois qu'ils admiraient ; et Joseph suppléa plus d'une fois son père dans cette inspection des travailleurs, sur le chemin des cinq Frères ou celui de l'étang Binam.

M. Servais, lui, s'était réservé le secteur, plus recherché, de l'Alimentation ; lorsqu'il devint dans la suite, membre du Comité Provincial, il en appliqua peu à peu les consignes visant à atténuer l'influence que les clergés locaux avaient prise dans ces oeuvres philanthropiques dont ils avaient eu souvent l'initiative. C'est alors, par exemple, que M. Servais exigea une représentation politique

proportionnelle des partis dans le comité local de Finnevaux et y inscrivit d'office un indigène, en qualité de socialiste ; l'intéressé protesta énergiquement contre cette qualification et cette désignation ; sa femme mena grand tapage, se lamentant à l'idée que son gamin ne serait pas admis à la première communion ; on ne trouva personne à mettre à la place du récalcitrant et l'affaire en reste là : une tempête dans un verre d'eau ! Une autre affaire, plus importante, l'Affaire Coppée, épisode de la première épuration, celle de 1919, mit aux prises le procureur général Servais et les avocats de la défense : les Renkin, père et fils ; les Cressonnière, père et fils, et les Braun, père et fils ; le conflit tourna à l'aigre ; les relations entre les Braun, et par contrecoup les Dubois avec les Servais en souffrirent.

A plusieurs reprises, nous avons averti M. Joseph qu'il abusait des digressions au mépris des lois les plus élémentaires d'une saine composition. Il riposta en nous citant Plutarque comme si ce polygraphe, que nous avouons d'ailleurs n'avoir jamais lu, faisait autorité. Plutarque, nous dit Joseph, reconnaît maintes fois que tel développement saugrenu serait mieux à sa place ailleurs, mais qu'il ne peut se décider à y renoncer et à passer outre pour satisfaire à une rigueur inhumaine. Avec la même allègre indifférence et ignorant par principe l'usage moderne des notes, annexes, appendices et excursus, Joseph se montre incapable de sacrifier de menues particularités qui lui reviennent en mémoire quitte à anticiper sur les événements et brouiller la chronologie ; et il est tout autant incapable de faire fi de certains documents curieux sans doute, mais étrangers à son sujet et qu'il nous oblige à insérer de force en perdant de vue son propos initial. Nous prions nos lecteurs, s'il s'en trouve, de nous excuser ; si nous consentons, bon gré mal gré, à suivre Joseph dans ses divagations, c'est qu'il nous livre ainsi sur lui-même, son caractère et sa pensée, des indications qui ne paraissent pas, somme toute, négligeables.

Puisqu'il insiste, nous reproduirons donc un document d'époque, illustrant l'activité des comités de secours et d'alimentation ci-dessus nommés ; Joseph l'a exhumé du tome II des Lettres Pastorales de Mgr Heylen. Ce sont des Recommandations Pratiques pour le Temps Présent, adressées dès le 20 septembre 1914, au Clergé et aux Fidèles du diocèse de Namur, « avis marqués, selon le jugement même de l'auteur, au coin de l'expérience et témoignant d'une vraie entente pratique de la vie ».

« Avant tout, règle essentielle : que chacun se persuade qu'il doit compter sur lui-même et non principalement sur les autres. Sans doute, la charité chrétienne s'efforcera de venir en aide aux pauvres. Les privilégiés qui auront passé cette tourmente sans trop souffrir et sans trop perdre de leurs biens, auront certainement à coeur de secourir leurs frères plus malheureux. Mais ceux-ci n'oublieront pas que les riches eux-mêmes, dans notre Diocèse, sont fort éprouvés, que la fortune de plusieurs est gravement ébréchée, en un mot, que les ressources en argent seront rares, malgré les meilleures dispositions de charité. »

« Si chacun doit déployer son énergie et mettre en oeuvre toutes ses facultés pour se tirer, soi et les siens, de tous les embarras, il ne s'ensuit pas qu'il soit permis d'être égoïste. Pas de pensées d'accaparement ! Arrière les réserves de vivres exagérées, qui dépassent évidemment les besoins d'une famille et, par le fait même, empêchent les autres de se munir du nécessaire. »

« Deux pensées chrétiennes soutiendront les uns et les autres : Aide-toi, le Ciel t'aidera ! Et le frère qui est aidé par son frère a la puissance d'un rempart. Oui, le ciel qui nourrit les oiseaux prend soin de nous. Il bénira et notre courage et notre esprit de fraternité. »

« Les familles sans maison doivent chercher un abri. Déjà, beaucoup de familles sont réunies sous un seul et même toit : c'est un bel exemple de fraternité chrétienne. Ceux qui sont unis par les liens de la parenté ont le pas sur les autres personnes. Les amis et les voisins doivent pouvoir compter aussi sur la bienveillance de ceux qui ont conservé leurs foyers. Dans vos divers aménagements, ayez soin de respecter toutes les lois de la morale chrétienne, en évitant les

promiscuités dangereuses. Respectez aussi les lois de l'hygiène, en évitant surtout l'encombrement des locaux. On aura soin de tenir le corps, les vêtements, les maisons et leurs abords dans la plus grande propreté ; il ne faut à aucun prix laisser trainer les détritiques des aliments, ni aucune ordure; il faut user de temps à autre de désinfectants, ne fût-ce même que du lait de chaux vive, procédé facile, peu coûteux et très efficace. »

On ne peut qu'applaudir à ce rappel des lois de l'hygiène, rappel d'autant plus opportun que, sans parler des taudis urbains, on vivait pratiquement dans les villages sur son fumier, sans égouts, sous un même toit que l'étable, et que bien des gens, parmi les plus âgés surtout, ne se lavaient que le dimanche, et très partiellement. Le programme proposé était excellent, mais ceux à qui on le proposait de bonne foi, absolument incapables de le réaliser dans l'état actuel des choses, aggravé par les destructions de la guerre. Ce qui interloque davantage, c'est cette préoccupation du danger que présentent au point de vue moral, des promiscuités que l'on sait pourtant inévitables. On a peine à se figurer aujourd'hui le climat de cette époque où régnait, dans les milieux bien-pensants, une pudibonderie aussi « victorienne » sur le continent que dans la Grande Ile, une obsession presque malade qui se défoulait dans des vices honteux, des liaisons extra-conjugales tenues secrètes, la fréquentation des maisons hospitalières et les débordements annuels des kermesses. En remontant de quelques mois seulement dans cette même collection de documents épiscopaux, on tombe, à la date du 7 juillet 1913 sur une Lettre Circulaire des évêques de Belgique, signée en tête par Désiré Joseph, cardinal Mercier, archevêque de Malines à propos du danger des vacances en général et de l'Exposition de Gand, en particulier. Cette prose mérite-t-elle d'être tirée de l'oubli? On en jugera.

« Rien ne remplace, pour la préservation morale de l'enfance et de la jeunesse, l'atmosphère paisible, chaude du foyer familial. Rien ne vaut, pour la restauration des forces physiques, la vie sereine, pure de la campagne ; rien ne nourrit l'imagination et n'apaise l'âme comme le contact avec la nature. Aussi ne voudrions-nous pas encourager sans réserve ce besoin de voyager que la vie moderne développe dans toutes les classes de la société. »

En 1913, qui pouvait s'offrir des vacances ? Les paysans pas plus qu'aujourd'hui ; on n'avait pas encore inventé les congés payés ni la pastorale du tourisme ; les seuls auditeurs que cette circulaire pouvait toucher étaient les bourgeois et rentiers ; que devait en penser le gros de l'assistance ?

Après une charge à fond contre le cinéma, les évêques poursuivent leurs exhortations :

« Beaucoup d'entre vous conduiront cette année leurs enfants à l'Exposition de Gand. C'est une belle et grande entreprise et Nous ne pouvons que Nous réjouir de l'essor nouveau qu'elle est appelée à donner à notre industrie nationale. Il est d'autant plus regrettable qu'il s'y rencontre en divers endroits, des exhibitions qui blessent la pudeur. Aussi. Mgr l'évêque de Gand a-t-il déjà signalé à son clergé, le péril auquel s'exposeraient les visiteurs qui s'aventureraient sans discernement à l'Exposition. Nous nous joignons à notre vénérable collègue pour rappeler aux prêtres et aux fidèles de nos diocèses la loi de la modestie. Les prêtres, les directeurs et directrices des maisons d'éducation, les parents chrétiens ne visiteront pas, notamment, et se garderont de faire voir à leurs élèves et à leurs enfants, le palais des Beaux-Arts, le salonnet dit « des humoristes français », plusieurs compartiments des salons de la librairie et de la gravure, le salon belge de la décoration monumentale, de nombreux étalages de la couture belge et française, les « boîtes à vue » placées le long des chemins et diverses attractions. »

Comment s'y retrouver ? C'est très simple : « Le cercle catholique de Gand s'offre à fournir des renseignements précis sur l'itinéraire que la prudence commande aux personnes qui visitent l'Exposition. Sera Notre présente Lettre lue au prône dans toutes les églises et chapelles, le dimanche 20 juillet (1913). »

On comprend l'agacement des milieux artistiques et littéraires du pays devant une telle étroitesse d'esprit, la perpétuelle confusion entre l'art et une certaine idée de la morale ; tout comme, en d'autres domaines, entre la politique et la religion. M. Dubois n'avait jamais hésité à conduire ses fils dans les Musées, ni à les arrêter devant les représentations en chair et en os du corps humain, chef-d'œuvre du Créateur et image de Dieu ; il ne leur apprenait pas à se voiler la face comme l'autruche ; mais il ne traînait pas chez lui des publications aux déshabillés galants, telle que la Vie Parisienne, ni les ouvrages pornographiques que les bonnes Soeurs mettent aujourd'hui aux mains de leurs élèves comme Livres Rouges ou autres ; en honnête homme, il réprouvait assurément, avec le Code Pénal, trop souvent bafoué de nos jours, l'outrage public aux bonnes moeurs. Mais revenons aux Recommandations Pratiques du mois de septembre 1914.

« Après le logement, il faut le vêtement : dans certaines régions du diocèse, par suite de l'abandon complet des villes et des villages devant l'envahissement, bien des personnes n'ont plus d'autres vêtements que ceux qu'elles portaient lors de leur départ ; et surtout, beaucoup ne retrouveront plus de literie ni de couvertures. C'est dès ce moment qu'il faut penser à réparer ces pertes. Que l'on cherche à se procurer des étoffes simples, mais solides et chaudes ; que les femmes cousent, s'il le faut, de vieux morceaux d'étoffes, pour en faire des couvertures ; que l'on fasse des matelas de paille et de fougère bien propres. L'essentiel en ceci est de ne s'inquiéter ni de luxe, ni de mode, mais de chercher à vaincre le froid de l'hiver. »

« Pour le chauffage, la question se présente sous différents aspects. Dans les pays houillers, nos populations devront s'entendre avec les directeurs de charbonnages (à qui on reprochera en 1919 de ne pas avoir noyé leurs mines) pour aviser au mode le plus avantageux de s'assurer le combustible nécessaire. Dans les régions forestières, nous demandons aux propriétaires de permettre l'enlèvement du bois mort. Afin de pouvoir exercer une surveillance par eux-mêmes ou par leurs gardes, les propriétaires de bois pourraient fixer un ou plusieurs jours par mois, où les habitants des communes désignées par eux, seraient autorisés à ramasser le bois mort... »

« Enfin, nous abordons l'impérieuse question de l'heure présente : de quoi notre peuple va-t-il se nourrir ? Tout est dominé par un principe : chacun a droit à la vie. Le premier devoir est donc de veiller à ce que personne ne souffre de la faim ! C'est un grave problème. On sait que la Belgique, d'une population si dense sur un territoire restreint, devait déjà, en temps normal, être ravitaillée par les nations étrangères. Or, nous avons eu à faire face subitement à des besoins impérieux et multiples : approvisionnement des armées, réquisitions de toutes sortes, accumulation de vivres dans les villes fortifiées ; ajoutez à cela l'incendie des récoltes déjà engrangées, le foulage des récoltes sur pied ou fauchées, l'abandon des cultures et des jardins, les moyens de communication interrompus ou entravés ; et vous conclurez aisément que nous ne devons rien laisser perdre des ressources actuelles en vivres que nous pouvons posséder encore. »

« Le pain d'abord. Il ne faut pas créer des stocks de farine mais qu'un échange sérieux et bien calculé s'établisse entre les villes et les campagnes ; que chaque ménage cherche à se procurer auprès des cultivateurs la quantité de farine nécessaire aux besoins de la famille. Le bien général demandera que chacun s'impose ici certaines privations, en ce sens que nous devons tous nous restreindre la consommation de pain et recourir davantage à d'autres nourritures. On comprend au surplus qu'on ne peut pas toujours exiger du pain blanc : le pain gris ou complet est plus nourrissant et aussi digestif que le pain blanc... »

« Les féculents pois, haricots, riz, sont une nourriture de première valeur. Ayez soin de les recueillir et de les garder pour le moment où tout le reste viendrait à manquer. Ces aliments peuvent être utilisés de bien des manières, de telle sorte qu'on peut en varier la préparation et ainsi éviter le dégoût provenant de l'uniformité. »

« La base de l'alimentation populaire est la pomme de terre ; soyez prudents dans la récolte de ce tubercule : arrachez vos pommes de terre en temps opportun ; ce serait une erreur d'agir avec précipitation, car il y aurait danger à les voir se gâter et pourrir. »

« Dans certaines régions, on a déjà cherché à avoir des secondes récoltes et nous vous engageons à suivre cet exemple ; on a ensemencé des hectares de navets, épinards et salades de blé ; il faut repiquer tous les poireaux qui, par-là, prendront plus de développements. »

« L'excédent des légumes existant dans nos campagnes pourra plus tard être transporté dans les villes et échangé contre des marchandises. On pourrait s'assurer le concours de conférenciers agricoles qui expliqueraient publiquement les meilleurs moyens de préparer ces récoltes futures. Une question qui mérite de retenir, dès maintenant, l'attention de tous, c'est celle des semailles. »

On s'en voudrait de retrancher quoique ce soit à ces instructions qui permettent de mieux se représenter quelle était la situation matérielle de la population en ces premiers mois de l'occupation étrangère ; les remèdes qu'on lui proposait avec une minutie et une assurance déconcertantes, l'appel plus que discret à la charité chrétienne joint au rappel plus qu'insistant aux exigences de la justice et du droit de propriété, une sorte de résignation à la détresse des uns face à ce qui subsistait de la richesse des autres, la saveur désuète de ce libéralisme paternaliste, tout cela fait sans doute un peu l'effet d'un fauteuil Louis XV campé devant un poste de télévision. Mais il est équitable de souligner que ce sont les autorités ecclésiastiques qui ont proposé les premières mesures urgentes à prendre même en matière financière ; elles ont agi en véritables pasteurs de peuples, suppléant à la carence et au désarroi des pouvoirs publics, qui s'efforceront à éliminer, dans la suite, leur influence. On a critiqué ci-dessus la persistance de leurs préjugés, hérités du jansénisme et, peut-être, plus haut dans le passé, d'un certain rabbinisme légaliste ; il n'est que juste de rendre hommage à leurs efforts, tout naïfs et insuffisants qu'ils puissent nous paraître aujourd'hui.

Entre le Clergé et les notables d'une part, le gros de la population de l'autre, il existait une zone sociale intermédiaire, une sorte de Tiers Etat de petits bourgeois, sans servantes ; ils avaient droit aux appellations de Monsieur et Madame, se tenaient dignement à leur place et ne frayaient pratiquement avec personne. A leur tête, M. Sauvage, l'instituteur, originaire de Felenne, élevait pour le célibat trois filles, dont la plus jeune, Rachel était manifestement arriérée, si pas aliénée ; M. le Maître, excellent pédagogue dans son domaine restreint du catéchisme, de l'orthographe et du calcul, menait les meilleurs de ses élèves à se présenter avec succès aux examens d'entrée aux diverses administrations, postes, douanes, accises et gendarmerie. Néanmoins, M. Dubois n'avait pu se décider à lui confier ses deux plus jeunes fils qui ne s'en allaient pas moins jouer, en dehors des heures de classe, avec tous les galopins du village ; à la génération suivante, en 1940, on fit moins de manières ; Gérard et ses soeurs furent inscrits, comme tout le monde, à l'école communale, mixte par-dessus le marché, et ne se trouvèrent pas mal des leçons de M. Lambert, successeur de M. Sauvage. Mais en 1914, s'élevait encore une barrière qui ne devait rien au snobisme ; c'était un fait qu'on acceptait sans discuter. Si l'on invitait à sa table M. le curé, quel que fût le milieu social de ses parents, on n'imaginait pas la possibilité de faire le même honneur à M. le Maître ; on se saluait cérémonieusement, on faisait un brin de causette sur la voie publique, on entraînait quelquefois demander un renseignement ; les relations se bornaient là. Avec M. le Maître, seul de tous les cultivateurs, le fermier Herbiet de la grande ferme Servais était interpellé du nom de Monsieur ; était-ce parce qu'il employait un personnel salarié ou à cause du prestige de son propriétaire ? Venait ensuite un groupe de pensionnés. Victor Collin, ancien douanier, menait aux champs et sur le tienne son troupeau de chèvres et entretenait un beau potager dans l'ancien presbytère ; Eléonore Delvaux son épouse, qui avait servi en son jeune temps au château d'Ave et chez les t'Serstevens de Stavelot, cordons bleus, révéla plusieurs de ses recettes à Madame

Dubois ; elle réussissait parfaitement la tête de veau, plat obligé des dîners qu'elle préparait pour M. le curé quand il traitait ses confrères ; elle, elle soignait avec dévouement les malades à grand renfort de sinapismes et de lavements et ensevelissait les morts ; un fils était né sur le tard aux Collin ; il mourut tragiquement chez un médecin de Dinant qui avait entrepris de lui enlever des amygdales sans s'entourer des précautions nécessaires. Eléonore, Madame Collin, avait une sœur, Flore, mariée à M. Piquot, ex-garde-forestier ; c'est lui qui éleva pour les Dubois, sur la petite colline, un « champignon rustique » fait de troncs de chêne écorcé, au toit de chaume ; il n'en reste plus que des vestiges. Flore aimait à dévoiler la blancheur de ses bras ; elle n'était d'ailleurs pas tout à fait d'aplomb et complètement folle de son fils parti pour le Congo. Après la guerre, elle venait régulièrement s'informer auprès de M. Dubois « qui avait le journal » des arrivées probables de la malle à Anvers, toujours dans l'attente du retour de « petit Maurice » le bien aimé, qu'elle imaginait fêté par le capitaine et toute la société du bord. Auguste Crucifix, gendarme pensionné, tenait cabaret sur la place ; Honoré, son fils, sous-officier de carrière, voisine aujourd'hui au cimetière avec les Dubois. Aubertin, autre gendarme pensionné, fournissait les habitants en épices et aunages ; c'était la seule boutique du village à l'enseigne « Aubertin - Defrance, négociant » ; il fallait traverser la cuisine pour gagner le magasin guère éclairé, où régnait une odeur indéfinissable de vieilles étoffes et de sucre candi ; le téléphone public était installé de l'autre côté du corridor à côté d'une écrémeuse, suffisamment près des oreilles de Mademoiselle Aubertin, contrefaite de corps mais d'esprit vif, gazette du village, bureau central de tous les commérages ; un fils, Albert, ancien séminariste, parti en Russie, en revint dégomme, après la guerre et se consola de ses déboires en tenant l'harmonium à l'église ; l'autre fils, Octave, fit une carrière honorable dans l'enregistrement et ce sont ses enfants qui occupent aujourd'hui la boutique coquettement transformée en seconde résidence ; il n'y a plus de magasin à Finnevaux.

Grâce à la liste des familles du village, minutieusement dressées par M. Sauvage, secrétaire communal en même temps qu'instituteur, et qui relève, sauf erreur (souligné) 289 personnes y compris 10 soldats, il nous est loisible de passer en revue le reste des autochtones, cultivateurs, artisans, ouvriers, tous types originaux comme on n'en trouve plus aujourd'hui, à notre époque de nivellement général. L'aspect des habitations, le costume, le langage, la mentalité, les usages, si particuliers autrefois, sont devenus par le progrès de la civilisation technique, d'une désolante uniformité. On disait jadis des Jésuites qu'ils étaient tous coulés dans le même moule ; que penser de nos villages dépersonnalisés, à l'aspect piteux de faubourg sans âme et de leurs habitants qui se distinguent de moins en moins des citadins ? Alors, au contraire des gens de la ville, ils ne parlaient entre eux que le wallon et ne se distinguaient que par des sobriquets personnels ou héréditaires ; bien des vieilles femmes ne connaissaient pas le français et n'étaient guère sorties de leur village ; il y en avait qui n'avaient jamais vu Dinant ! Quant au vêtement, il comportait d'in vraisemblables casaques et, le dimanche, les plus âgés arboraient encore le sarrau empesé de grosse toile bleue, pas de chapeaux, des casquettes ou des bonnets ; aux pieds, de fortes chaussures à clous (elles coûtaient onze francs), des galoches, souliers de cuir à semelle de bois, ou simplement des sabots. Les cultivateurs étaient encore nombreux, petits propriétaires de quelques lopins et locataires : les Thomée, dits Pipi, les Charlier, les Bourguignon ; ceux-ci s'enrichirent plus que les autres grâce au marché noir dont ils découvrirent et exploitèrent les premiers les possibilités ; Louis Bourguignon ayant employé ses nouveaux marks à se renipper, s'était commandé un complet chez Demars, à Beuraing. Quand il s'aperçut de pied en cape, dans un de ces grands miroirs dont il ne soupçonnait pas l'existence, il s'adressa, stupéfait, à son effigie, et croyant avoir à faire à son sosie, il s'exclama : « Ah!, camarade, on s'a fait faire on bia moussement ! ». Dinsart faisait en plus le commerce de bière et voiturait les clients dans son break ; que de fois, il est venu attendre les Dubois à la gare de Wiesmes pour les remonter à Finnevaux par une piste digne des contrées les plus déshéritées. Joseph Paquet dont la voix fluette imitait le bêlement du mouton dont il avait d'ailleurs le profil, gîtait à la sortie du village ; sa fille Maria, au jupon rayé rouge et blanc, épousa

le nouveau maître d'école et mourut en couches. A l'autre bout, sur le bâti, Louis Lacroix élevait dix enfants et chantait à l'église. Il s'était fendu lui-même l'oreille, non pour mieux entendre le ton, mais pour se débarrasser d'une excroissance fâcheuse. Dans le même quartier plus sélect du village, résidaient Antoine Grandjean, toujours maugréant et sa femme Ursule, toujours souriante, parent entre autres de Georges, dit le Pûs ; Jules Grandjean, dit Marot ; les Wéron ; Emile Louis, ancien berger, qui reprit plus tard la ferme du Bois dite aussi Sainte-Geneviève sur la côte de Feschaux ; Nestor Brasseur, conducteur de malle-poste, devenu le factotum des Dubois et locataire de leurs prés ; fournisseur d'un excellent beurre et père d'un certain Fernand, dit Grimard, type de l'innocent du village.

Comme artisan, on trouvait Eloi Thomée, bourgmestre et maréchal-ferrant, fils du vieux Jean-Baptiste, chantre d'église à la voix de ténor et poseur infatigable de bricoles ; Clément Gauthier, le sabotier, dont l'atelier était l'un des lieux de réunion les plus fréquentés ; il s'y tenait d'interminables palabres, auprès d'un bon feu alimenté par les copeaux et où l'on puisait à volonté quelque braise pour allumer sa pipe ; la mère infirme gémissait dans son coin, soignée par sa fille Marie, seule recrue que les chères Soeurs firent au village ; une personne fine et intelligente qui finit par enseigner l'anglais dans un couvent de France ; le petit Arsène, compagnon de jeux de François et Henri, élève docile des Pères du Saint-Sacrement, alors établis au château de Baronville ; Joseph prêcha à sa première messe à Finnevaux ; il devint provincial de sa congrégation, à la résidence de la chaussée de Wavre à Bruxelles ; Théophile, l'autre fils, fit une carrière moins brillante ; resté au village, il se contenta d'un modeste commerce d'œufs ; sa femme, Irma Crucifix, est décédée en 1979. Joseph Magis, fantaisiste savetier et réparateur de vélos, toujours prêt à rendre service et abandonner son établi ; il trônait dans un amas de vieilles savates et de débris de pneus ; Victor Bourguet, jardinier au château qui initia Joseph à la culture du tabac et au greffage du rosier : de ses trois fils, Emile, dit Pawen c'est-à-dire gaucher, n'en était pas moins un as de la balle pelote. A la route, trois maisons : Georges Vanne, dit le Bovi ou le tchoupi, en querelle perpétuelle avec son épouse qui ne brillait pas non plus par un caractère particulièrement pacifique ; Joseph Crucifix et Octave François, cabaretier. En descendant, on rencontrait : les Giaux, surnommés les Plock, ouvriers d'usine ; Eugène Adam, dit le grand coq, garde-champêtre, dont le fils Jean, pas très dégourdi, était généralement salué par cette plaisante question : nin co marié, djan ? Son voisin, le petit coq, Henri François, mi cultivateur, mi ouvrier ; il y avait aussi pour compliquer les choses un autre Henri François-Françoise et ses filles ; la veuve Fastré et son fils Joseph que tout le monde appelait Pierre, on ne sait pourquoi ; un abbé Fastré, leur parent, était mort curé de Leignon ; sa soeur Nathalie, vieille fille bougonne, habitait seule, dans un autre coin ; Henri Fastré, frère de Joseph-Pierre, mourut de la grippe espagnole en 1918. Venaient encore deux familles Dejoncheere, dont le nom trahissait une origine flamande dont ils ignoraient tout ; Emile Brasseur, dit Emile du trou ; sa cabane étant, en effet, en contre-bas du chemin, soutenue par un lierre centenaire. Désiré Grandjean et Victor Declaye, employé aussi au château, et nourrissant avec peine ses six enfants. A hauteur de l'église, après les nommés le Comte et le Duc, aux allures guère aussi aristocratiques que leurs surnoms, Maria Grandjean, dite Maria de mon, Paul Titine, élevait ses trois frères et deux bâtards de pères différents, avant d'épouser un veuf avec lequel elle partit dans les Ardennes françaises après la guerre ; Henri Dardenne, dit Bodenne, plafonnier, agrémenté d'une tache de vin et au quartier de la vallée, plus populaire ; la tribu des Blancs-Micarts alias Brasseur, buveurs et batailleurs ; les vieux Gustin, les Crucifix, les Evrard.

On en passe et des meilleurs. Mais comment ne pas réserver un souvenir attendri à Constant Marchal, dit Jo, voisin immédiat des Dubois, et scieur de long de son métier ; un coup de cognée maladroit lui avait fait une jambe raide, il fallait le voir, perché sur l'échafaud et débitant, avec son aide, un tronc d'arbre, dans un mouvement régulier et balancé de la souple et longue scie. Il avait

une opinion faite sur les événements de la guerre ; il répétait en 1915 : « Quand les Darnadelles (sic) seront chès, li guerre serait bramint adoumée (entamée) ». Déporté en Allemagne en décembre 1916 avec des jeunes gens, il en revint enchanté de son séjour là-bas ; il y avait mangé pour la première fois du chocolat ; mais il ne pardonnait pas aux Allemands de l'avoir obligé à se laver les pieds, chose qu'il n'avait plus faite depuis sa première communion ; il estimait cette opération ramollissait fâcheusement ces supports destinés par la nature à acquérir la consistance de la corne d'un sabot de cheval ; pourtant, il ne dédaignait pas le savon ; au retour par Cologne, il en avait rapporté une « savonnette », dont il était très fier ; on la lui avait gracieusement fournie dans un établissement situé dans une rue dont il ne se rappelait plus le nom ; le numéro seul de la maison hospitalière lui était resté dans la mémoire. Joseph hésite à mettre un point final à cet alinéa ; il se détache avec peine de cette incomparable galerie de personnages pittoresques disparus à jamais dans la grisaille d'aujourd'hui.

JH DUBOIS.